

**ROMANS.** Quatre variations sur le temps et ses usages, ses déviations et ses détournements, sa tyrannie et sa folie... et les échos qu'il rencontre en nous.

## Carnets et chroniques

### Un homme dévoré par Cronos

**S**OUS LA FORME d'un journal, Hugues Chavier, chef tyrannique d'une multinationale dans le roman de Sylvie Taussig, *Patron Titan*, nous instruit de ses états d'âme, de ses rendez-vous, de ses voyages, de ses amours, de sa conjointe, de ses enfants qui n'en sont pas, de ses liaisons, et de ses soucis, avec le cynisme d'une sincérité qui le dépeint non point comme un fort, mais comme un faible, un ogre aux dents de papier, un hypochondriaque, un demi-impuissant, un homme dévoré par Cronos : « *Je suis un homme d'emploi du temps* », écrit-il au sein d'un désespoir ironique, d'une dérélition comique, d'une comédie du pouvoir dont il n'est plus le maître, parce qu'il n'en a même pas conscience. Cette confession qui se croit un avers n'est que

le revers d'une créature dont l'existence est un cauchemar où se mêlent hallucinations, délires et lucidité impitoyable.

*Patron Titan* de Sylvie Taussig est un modèle de roman extraverti où l'imagination ne cesse de prendre le pouvoir sur une documentation implicite et inattaquable, sur les labyrinthes psychologiques et existentiels d'un dirigeant broyé par l'espace et le temps et qui signe cette phrase impitoyable sur lui-même : « *Toute ma vie prépare ma mort.* » C'est un roman qui vous emporte, généreux et inventif dans l'écriture, original dans sa composition en forme de chroniques journalières et qui vous conduit au souffle terminal et fatal d'une existence déjà syncopée. Une satire hallucinante d'un homme et d'un milieu par un écrivain sans frilosité. Prenant et poignant.

Sylvie  
Taussig



PH. ISABELLE LEWAL-LEHMANN

## Poétique de la mort

**C'**EST UNE CHRONIQUE hors et dans le temps que nous offre Marie Cosnay dans *Villa Chagrin*, un carnet où souffle le pathétique appel des mots pour exorciser l'absent aimé, photographe, évanoui en quelque contrée lointaine, où la phrase devient phrasé et se tourne inlassablement sur elle-même, comme une boucle faite et redéfaite pour endolorir la souffrance du côté de Bayonne et d'un Pont sur l'Adour. En contrepoint, comme un secours, l'histoire du peintre Bram van Velde et de ses trois amours avant et après la guerre, entre exil, exode, cache et fuite, notamment dans la Villa Chagrin à Bayonne, Marthe qui, venue d'Afrique, le suit, atteinte de crises de paludisme, et mourra renversée par une voiture à Paris.

Marie Cosnay, à travers le « je » de la délivrance et de la confession et cette évocation étrange autant qu'étrangère d'un peintre et Lily, Marthe et Madeleine, élabore une poétique de la mort où Pierre M. vient parfois se joindre à ce concert muet de disparus. Marie Cosnay leur redonne la parole par une série d'invocations et de litanies, redécouvrant, par ses allusions à l'antiquité et à la mythologie, la prière des mystes pour lesquels chaque mot devenait

une épreuve de souffrance et de libération. Habité de secrets et de non-dits, dessinant un récit en son pur indécible, *Villa Chagrin* de Marie Cosnay appartient au domaine presque interdit et fascinant du songe éveillé.

## Têtes à massacres

**P**ASCAL GAUTIER, au fil de ses romans, est devenue une sorte de fée littéraire qui, de sa baguette magique, assaisonne notre siècle de satires piquantes et pointues, comme le prouve *Fol accès de gaieté*. Ce roman, en forme de chronique, dont l'auteur pourrait être le témoin invisible mais impitoyable, instruit notre temps à travers des personnages extravagants de vérité, ahurissants de réalité, et dont la

poétique, la fantaisie et la folie ne relèvent pas de l'invention, mais d'une observation des êtres fouillés jusqu'à leurs délires absolus et leurs limites démentielles. Toute une société se déploie entre le veuf, dévoré par le temps et le RER, qui se croit un personnage de société secrète sans fondement ni fondation, sa camériste dont la loufoquerie se donne des airs de raison, son fils Achille qui courtise la fille d'une famille noble, serrée, comme Tartuffe, dans sa haine et sa discipline. Achille rêve de s'enfuir de la claustration paternelle en gagnant l'espace dans un engin bricolé avec un certain Patrocle. Sans compter la gardienne et toute une brochette de têtes à massacres sur laquelle Pascale Gautier lance ses mots et ses phrases, comme autant d'armes fatales. La composition n'a pas une ride et tout s'enchaîne, tempétueux, déjeté, dans cette chronique au couperet, tandis que l'écriture décoiffe dans tous les sens et ne nous laisse plus aucune illusion sur nos accablantes sottises. *Fol accès de gaieté* ne manque pas d'air, a tous les toupets et nous décape au Kärcher. Que le ministre se le dise !

## Le livre comme double de l'existence

**L**E CALENDRIER est notre pire ennemi », dit un personnage de *L'Étranglée* de Diane de Margerie. Sans doute parce que sa narratrice en est tributaire jusqu'à l'obsession, lectrice de faits divers, attirée par « l'obscur », par les décollations, les martyrs, le sang, celui de la vierge ou celui de la femme, solitaire et peintre à Montigny-sur-Loire qui écrit à l'auteur du roman policier, *L'Étranglée*, et commente le livre,

s'insinue dans les personnages, le criminel et la victime, puis la visiteuse de prison, amoureuse du premier. Mais en glosant sur l'imaginaire, elle distille peu à peu sa vie, sans mère, avec une sœur aînée autoritaire, des amours contrariées ou contrastées, jouant sur les interférences entre le livre et son existence, sur les analogies ou sur des pulsions semblables entre elle et les personnages inventés. Elle déroule ses fantasmes, ses hantises, ses obsessions, poussée par les réflexions de sa lecture, miroir tragique de ses drames intérieurs,

## À LIRE

*Patron Titan*

**Sylvie Taussig**

Galaade Editions

340 p., 18 €.

*Villa Chagrin*

**Marie Cosnay**

Verdier, 75 p., 11 €.

*Fol accès de gaieté*

**Pascale Gautier**

Joëlle Losfeld

171 p., 16,50 €.

**L'Étranglée**

*Diane de Margerie*

Mercure de France

185 p., 14 €.

écho dévié de ses incubations et de ses frustrations. Jusqu'à une fin...

Une fois encore, Diane de Margerie témoigne de son art délié du sens romanesque, de son adresse à composer une langue française à la syntaxe dépliée, jamais commune ni convenue, de son élégance à se saisir des thèmes les moins avouables ni les moins édifiants et à poursuivre l'architecture de son œuvre où le double, la doublure et le reflet sont maîtres. ■

JOËL SCHMIDT